

Introduction¹

Edina BOZOKY

Dans son étude sur *l'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes (418-781)*, publiée en 1979, Michel Rouche a consacré un chapitre aux Aquitains hors d'Aquitaine. Il a attiré l'attention sur un grand nombre des personnages originaires d'Aquitaine qui ont joué un rôle dans la christianisation et la consolidation du christianisme dans les régions situées au nord : « abandonnant leur patrie mais non leur héritage romano-chrétien, ils partent dans un élan peu commun pour faire reculer la barbarie et le paganisme ».

Michel Rouche a recensé 23 évêques et 22 moines, ayant vécu essentiellement aux VI^e et VII^e siècles. Il a également identifié les régions qui les ont particulièrement attirés : la Champagne, les pays rhénans, les terres mosanes et la zone délimitée par le quadrilatère Thérouanne-Amiens-Noyon-Bavai. En fait, la plus grande partie de ces régions, bien qu'éloignées de l'Aquitaine, se situait en deçà de la frontière linguistique romane.

Depuis la parution du livre de Michel Rouche, les études hagiographiques ont fait un progrès méthodologique considérable. Le thème des saints aquitains hors d'Aquitaine doit être abordé avec un regard plus critique sur le discours hagiographique. Car il s'avère qu'un certain nombre de ces saints vénérés, dont le culte est toujours implanté dans les régions où ils furent censés mener une activité missionnaire ou pastorale, sont « inventés » ou du moins font l'objet de développements légendaires importants. Par ailleurs, la production hagiographique de leurs vies et de leurs miracles est parfois très tardive, et peu basée sur des faits réels.

Il n'en reste pas moins que la quantité de saints vénérés au Nord de la Loire atteste d'un prestige formidable de ces Aquitains, tout à fait comparable à la renommée des saints irlandais, également très prisés dans les mêmes régions. L'un des objectifs de l'approche des saints aquitains hors

1. Une version de ce texte a été publiée sous le titre de « Le prestige des saints aquitains hors d'Aquitaine. Bilan et réflexions autour des Journées d'études, Centre d'Études Supérieures de Civilisation Médiévale, Poitiers, 2004 et 2005 » dans *Edad Media*, 10 (2009), p. 225-244.

d'Aquitaine est d'essayer comprendre le sens de leur prestige. C'est pour cela qu'en 2004 et 2005, deux journées d'études ont réuni les spécialistes de l'hagiographie au Centre d'Études Supérieures de Civilisation Médiévale de Poitiers.

Tout d'abord, il s'agissait de définir la perception de l'Aquitaine en tant que région géographique. Cécile Treffort a analysé les occurrences du terme chez les auteurs des IX^e-XII^e siècles (« L'Aquitaine, terre de sainteté? Perceptions septentrionales de l'Aquitaine aux IX^e-XII^e siècles »). Ils connaissaient la définition donnée par les auteurs romains tels qu'Orose. L'Aquitaine a été perçue comme une région très étendue, au sud de la Loire, ayant pour limites au Sud les Pyrénées et l'Espagne, à l'est, la province de la Lyonnaise et au sud-est, la Narbonnaise, et, à l'ouest, l'océan atlantique. Cette grande Aquitaine ne correspond pas tout à fait et pas toujours à l'Aquitaine politique, aux contours et conditions variables. Elle est considérée comme une région prospère, opulente, possédant de villes antiques, ayant une tradition littéraire florissante à la fin de l'Antiquité, représentée notamment par saint Hilaire.

Modèles hagiographiques

Anne-Marie Helvétius a bien démontré que l'origine aquitaine des saints est un véritable topos hagiographique (« L'origine aquitaine des saints dans l'hagiographie franque des VIII^e et IX^e siècles : allégation ? ou réalité »). Mais ce n'est qu'aux VIII^e-IX^e siècles qu'on commence à souligner cette caractéristique des saints partis au-delà de la Loire. Les modèles typiques de Vie de saints d'origine aquitaine mettent en scène soit des ermites/abbés fondateurs, soit des évêques missionnaires, également fondateurs d'églises et christianisateurs. La première Vie qui évoque une carrière au Nord de l'Aquitaine est celle de saint Pair (*Paternus*, † 564)². Il est présenté comme originaire de Poitiers, de la région aquitaine (*Pictavus civis Aquitanicae regionis... exortus*). D'abord moine à Saint-Jouin de Marnes (dans le département actuel des Deux-Sèvres), il part avec un compagnon faire une *peregrinatio* vers Coutances. Ils cherchent une île et s'installent à côté d'un temple païen qu'ils détruisent. Au bout de trois ans, ils seront retrouvés et enrôlés dans le clergé. Pair deviendra évêque d'Avranches. Les grands thèmes de sa Vie (quête de la solitude, *peregrinatio*) font penser de près à ceux de la spiritualité irlandaise, bien que l'influence des Irlandais ne soit pas attestée avant le VII^e siècle.

Au début du VIII^e siècle, la Vie de Bonnet de Clermont³ représente un autre modèle, « auvergnat » (mais à cette époque Clermont appartenant

2. BHL 6477, VENANCE FORTUNAT, *Vita Paterni episcopi Abricensis*, éd. B. KRUSCH, *MGH AA*, 4, 2, Berlin, 1885, p. 33-37.

3. BHL 1418, *Vita Boniti Arvernensis*, éd. B. KRUSCH, *MGH SRM* 6, Hanovre-Leipzig, 1913, p. 110-139.

au duché d'Aquitaine), avec un nouveau sens de la *peregrinatio*. Évêque de Clermont, Bonnet quitte sa ville et mène une vie de *peregrinatio* jusqu'à Rome, et meurt sur son chemin de retour à Lyon, d'où ses reliques seront translâtées à Clermont en 711.

C'est au milieu du VIII^e siècle que sont produits les grands modèles de *Vies* d'évêques et abbés évangélisateurs tels Amand, Éloi, Philibert. La *Vie* de saint Amand d'Elnone (mort c. 675)⁴ constitue une vie-clé, avec la synthèse de tous les thèmes principaux : moine, *peregrinatio*, reclus, évêque de Tongres-Maastricht mais qui démissionne, voyage à Rome, lutte contre le paganisme dans des régions de Flandre, de Slovénie, de Thuringe et de Gascogne... Le dossier d'Amand, présenté par Alain Dierkens, est particulièrement complexe, et la datation de l'écriture de sa plus ancienne *Vie* soulève encore des discussions.

La *Vie de saint Éloi*, étudiée par Isabelle Westeel⁵, eut une très grande diffusion (plus d'une centaine de manuscrits conservés), mais présente un tout autre cursus : originaire du Limousin, après une carrière laïque dans l'administration, Éloi fonde le monastère de Solignac dans le Limousin (632), puis, devenu évêque de Noyon, il suit, lui aussi, l'exemple missionnaire qui le mène jusqu'en Flandre.

Saint Remacle fait le lien entre Solignac, dont il est premier abbé, et le Nord où il fonde la célèbre abbaye double de Stavelot et Malmedy (Philippe George, « L'Aquitaine et le pays mosan. Sur les pas de saint Remacle »).

Le succès du topos de l'origine aquitaine est tel que l'on peut parler d'une nouvelle mode hagiographique ; toute une série de saints plus modestes apparaissent dans l'hagiographie et dans le culte. C'est ainsi que l'on doit consacrer une attention particulière au qualificatif *Aquitanicus* ou aux déterminatifs tels que *ex Aquitanorum prosopia*, etc. Il ne s'agit pas seulement d'une précision d'ordre géographique : le champ sémantique *Aquitanicus* suggère bien plus, tout comme la désignation « Irlandais » (*Scottus*). D'emblée, une connotation culturelle, religieuse et politique est attachée à *Aquitanicus* ; pour le public des hagiographes, les personnes désignées ainsi sont situées globalement dans une définition. Mais quel en est exactement le sens pour eux ? Est-ce qu'il renvoie à la romanité de la région aquitaine, et, par cela, à l'ancienneté de l'Église chrétienne et de la religion chrétienne, qui peut être considérée comme une garantie pour l'œuvre missionnaire des saints partis pour le Nord ? Ou cela comprend-il une connotation plus sociale (ou socio-politique), le fait d'être aquitain référant au prestige de la noblesse d'origine sénatoriale ?

4. BHL 332, *Vita Amandi prima*, éd. B. KRUSCH, *MGH SRM* 5, Hanovre-Leipzig, 1910, p. 428-449.

5. Voir Isabelle WESTEEL, *Vie de saint Éloi*, présentation et traduction, t. I, Noyon, Confrérie des Marquilliers de Saint-Éloi, 2002.

Le développement du topos aquitain

L'un des meilleurs exemples pour montrer l'insistance sur le topos aquitain est le dossier de Maximin de Trèves, objet des travaux récents de Klaus Krönert (« Saint Maximin de Trèves, un Aquitain ? »). La première *Vita* anonyme de Maximin, évêque de Trèves, fut rédigée quatre siècles après la mort du saint, durant les années 751-754⁶; elle semble être écrite afin de défendre les intérêts de l'évêque de Trèves contre celui de Cologne. Il y est indiqué qu'il est originaire d'Aquitaine: *Aquitaniae originem duxit provinciae*. Il avait deux frères, Maxence et Jouin et une sœur, Maxima. Son frère Maxence serait devenu évêque de Poitiers. Cette affirmation sert à attacher son personnage à la région aquitaine, tout comme un épisode de la fin de sa vie.

Il se rendit à Trèves en raison de la réputation de l'évêque de cette ville, Agritius; après la mort de celui-ci, le peuple l'élut comme son successeur.

Deux moments majeurs de sa vie sont mis en exergue: l'organisation d'un concile contre les hérétiques à Cologne contre l'arianisme, et un pèlerinage à Rome en compagnie de saint Martin. Avant de mourir, il voulut revoir ses frères en Aquitaine, et il y décéda, puis fut enterré dans un monastère non précisé dans le diocèse de Poitiers (*in Pictavensi parochia*)...

C'est alors que commence la partie la plus fantastique du récit, à savoir la translation de ses reliques d'Aquitaine à Trèves. Par ce récit, l'hagiographe a pu le faire venir une deuxième fois de l'Aquitaine à Trèves, au cas où les lecteurs auraient oublié l'origine aquitaine de leur évêque...

Apprenant la mort de Maximin, les habitants de Trèves viennent chercher son corps; mais ils ne savent pas où le trouver: personne parmi eux ne savait où était ce lieu. Alors l'un des aînés pria le Seigneur pour qu'il lui montre l'endroit. Aussitôt arriva un jeune berger qui les y guida. Pendant que les gens de Trèves se recueillaient sur la tombe, un ange leur confirma que c'était là que reposait saint Maximin. Survinrent alors les Aquitains, et ils se mirent à accuser les gens de Trèves de vouloir enlever le corps. Ces derniers affirmèrent qu'ils étaient là uniquement pour prier, et qu'ils allaient repartir le lendemain matin. Lorsque tout le monde commença à dormir, les Aquitains s'enivrèrent. Pendant la nuit, de nouveau un ange intervint pour les *Trevirenses*. Il réveilla Lubentius, fils spirituel de saint Martin, et lui commanda de trouver le gardien des reliques dans sa cellule, de prendre la clé de l'église et d'enlever le corps...

Il en fut ainsi; les *Trevirenses* partirent avec le corps, et quand les Aquitains s'aperçurent de la disparition du corps, ils se mirent à poursuivre les voleurs avec une armée. Le troisième jour, ils les aperçurent tout

6. BHL 5822, *AASS* Maii VII, p.21-25.

près; mais alors des éclairs et des tonnerres commencèrent à les frapper, tandis que les *Trevirenses* furent épargnés à cause des reliques de Maximin. Bien entendu, le chemin menant vers la ville de Trèves fut semé de miracles.

La première *Vie* fut à la base de réécritures successives: par Loup de Ferrière en 839⁷, puis par un auteur anonyme, en vers métrique, à la fin du x^e siècle. Loup de Ferrière ajoute à l'origine aquitaine la noblesse, de rang sénatorial, des parents de Maximin. Quant à la *Vie métrique*⁸, elle fut destinée à accompagner sous forme d'inscriptions les peintures murales de la salle capitulaire du monastère Saint-Maximin.

Ramifications et apparentements hagiographiques

L'une des caractéristiques des vies de saints d'origine aquitaine, c'est qu'elles produisent des ramifications, soit par le rattachement des fils ou filles spirituels aux personnages importants, soit par l'invention des liens familiaux avec des personnages historiques ou d'autres saints, liés à des personnages historiques.

Le *topos* aquitain de la *Vie de Maximin* a fait des émules. Les chanoines de Saint-Paulin, voisins et rivaux de Saint-Maximin, rédigèrent vers les années 960-970, une *Vie de saint Paulin*⁹, qui avait été aussi évêque de Trèves, et dont l'existence est attestée par des sources antiques.

Mais l'auteur médiéval décalque des détails de la *Vie de Maximin* pour faire de Paulin un Aquitain, originaire d'une grande famille noble. Ses parents auraient demandé à Maximin de baptiser leur fils. Plus tard, Maximin fit son éducation spirituelle. Le biographe établit également d'autres liens entre les deux saints: Paulin aurait accompagné Maximin quand il est parti à Trèves; et quand, Maximin est mort en Aquitaine, son corps a été ramené à Trèves sur l'initiative de Paulin...

De même, la légende de Potentin de Steinfeld¹⁰ lie le saint à Maximin. Originaire d'Aquitaine (*Venerandus igitur confessor Potentinus, ex clarissima Aquitanorum prosapia genealogiam duxit*), il fut accueilli par Maximin à Trèves, puis devint collaborateur de saint Castor à Coblenz. Ses reliques sont conservées à Steinfeld et une châsse du xiii^e siècle, provenant de ce couvent, se trouve au Louvre.

Le destin de sainte Rictrude (morte en 687), originaire de Gascogne (Vasconie) est lié à saint Amand: il lui conseille de se consacrer à Dieu après la mort de son époux. En effet, elle s'installe au monastère de

7. BHL 5824, éd. B. KRUSCH, *MGH SRM* 3, 1896, p. 74-82.

8. BHL 5827, éd. K. STRECKER, *MGH Poet. Lat.* 5, 1937, p. 147-152.

9. BHL 6562-6563, *AASS Aug.* VI, p. 676-679. Voir A. H. POHLSANDER, « Maximinus und Paulinus », *Frieger Zeitschrift* 59 (1996), p. 119-170.

10. BHL 6904-6907, *AASS Iun.* III, p. 576-584.

Marchiennes avec trois de ses filles. Sa *Vita* n'est rédigée qu'au début du x^e siècle par Hucbald de Saint-Amand¹¹.

Selon sa légende du x^e siècle, attribuée à Hériger de Lobbes, saint Hadelin (Adelin), originaire d'Aquitaine, rencontre saint Remacle à Solignac, puis s'établit dans la vallée de la Lesse, près de Dinant, où il fonde peu avant sa mort (fin du vii^e siècle) le monastère de Celles. Par ailleurs, cette légende, bien postérieure à la vie du saint, reproduit plusieurs passages de la Vie de Remacle¹².

Dans les cas ci-dessus, on a établi des liens de parenté ou de relation d'ordre spirituel entre des saints. Mais on procéda aussi en inventant et multipliant les liens de parenté charnelle dans les *Vies* de saints, constituant ainsi de véritables familles de saints. C'est ainsi que la famille carolingienne s'élargit à de nouvelles parentés aux xi^e-xii^e siècles¹³. On se rappelle que la famille pippinide-carolingienne avait des saints parmi ses membres, tout d'abord Arnoul, né dans une grande famille aristocratique de Nancy vers 580, et mort en 640, qui est l'ancêtre de la famille, car son fils Anségisel († 685) épouse une des filles de Pépin de Landen, Begga. Une autre fille de Pépin de Landen, Gertrude (626-659), sera également vénérée comme sainte. Mais ces saints principaux seront ensuite entourés d'autres saints, et parfois au prix d'inventions. Cette hagiographie est la production de lieux étroitement liés au berceau de la famille carolingienne : Metz, Liège.

Modoald, évêque de Trèves entre 614/615 et 647/649, saint réel bien attesté, ayant correspondu notamment avec Didier de Cahors, fut inhumé dans l'église Saint-Symphorien de Trèves. Mais en 1107 ses reliques furent transportées au monastère de Helmarshausen¹⁴, en Basse-Saxe, fondé vers l'an mil par le comte Eckhardt et sa femme Mathilde. Dans sa *Vie*¹⁵ écrite par l'abbé Étienne II de Saint-Jacques de Liège (1095-1112) à cette occasion, il devient aquitain, d'une souche insigne : *ex inclita Aquitanorum prosopia...*, et frère d'Itta (Ide) qui devient femme de Pépin de Landen (l'Ancien). Tout le I^{er} livre de sa *Vie* est d'ailleurs consacrée à la généalogie pippinide... L'hagiographe a dû puiser des éléments dans la *Vita tertia* de Gertrude¹⁶, fille d'Ida et de Pépin, composée à la fin du xi^e siècle, où Modoald a été apparenté déjà à la lignée carolingienne, sans précision du

11. HUCBALD DE SAINT-AMAND, *Vita Rictrudis* (BHL 7247), AASS Maii III, p. 81-88; PL 132, col. 829-848.

12. L. VAN DER ESSEN, *Étude critique et littéraire sur les Vitae des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique*, Louvain/Paris, 1907, p. 120-125.

13. Voir sur ce sujet M. T. FATTORI, « I santi antenati carolingi fra mito e storia: agiografie e genealogie come strumento di potere dinastico », *Studi medievali*, 3^e série, 34 (1994), p. 487-561.

14. BHL 5985, AASS Maii III, pp. 63-78. Voir H. J. SPERNAL, E.-H. GARKISCH, *Translatio Sancti Modoaldi. Die Überführung der Reliquien des Heiligen Modoald von Trier nach Helmarshausen*, Bad Karlshafen, Verlag des Antiquariats Bernhard Schäfer, 1999.

15. BHL 5984, AASS Maii III, p. 51-62.

16. MABILLON, AASS OSB, t. II, p. 472-475, 2^e éd. p. 452-455.

lien. Étienne de Saint-Jacques considérait la sainteté de Modoald, avec celle d'Arnoul de Metz, comme la base du succès de la dynastie carolingienne. De même, sainte Sévère, abbesse de Trèves, devient une autre sœur de Modoald au XI^e siècle selon les *Annales de Lobbes*. Une autre sainte de Trèves, Modeste, apparaît également affiliée à Modoald¹⁷.

Autour de la famille carolingienne, on observe un foisonnement d'apparentements hagiographiques. Chacun sait qu'Arnoul, évêque de Metz, fut l'ancêtre saint de la dynastie, et reçut un culte extrêmement important. Mais on le rattache aussi, quoique assez tard, à l'Aquitaine par des inventions assez astucieuses. Cette liaison se fait par exemple par l'intermédiaire du personnage de saint Goëry († 642/643), présenté par Anne Wagner (« Des Aquitains en Lorraine »). Goëry est dit aquitain dans sa *Vie* écrite au XI^e siècle au plus tard. (*Vita prima: Sanctus Goericus primo quidam miles egregius de Aquitania*)¹⁸. Il fait une carrière militaire, devient comte, puis même roi d'Aquitaine (!), mais blessé, il devient aveugle. Sur le conseil d'un ange, il quitte l'Aquitaine pour aller en Francie à Metz, auprès de son parent Arnoul (selon l'ange: *Arnulphus venerabilis, carne et sanguine tibi propinquus...*). Car, selon sa légende, Goëry est le fils du frère du grand-père paternel d'Arnoul. C'est d'ailleurs Goëry qui va ramener le corps d'Arnoul de Remiremont à Metz. La famille de saints aquitains s'agrandit aussi avec ses deux filles Victorina et Praecia (Prèce) ou Aprincia, les deux étant devenues saintes...

Un autre cas intéressant est celui d'Ode d'Amay, sainte aquitaine par alliance, dont le dossier a été présenté par Alain Dierkens. Sa légende – tardive – permet de rattacher saint Arnoul, évêque de Metz, à l'Aquitaine, et, de plus, à la lignée mérovingienne¹⁹...

Une certaine Ode apparaît dans les sources écrites dans le Nord seulement au X^e siècle. Au XI^e siècle, plusieurs passages parlent déjà de sainte Ode, épouse de Boggis ou Bodegisel, duc des Aquitains, qui, devenue veuve, finit sa vie dans le diocèse de Liège²⁰. Sa *Vie* n'est sans doute pas antérieure au XII^e, voire au début du XIII^e siècle.

Selon cette *Vie* tout à fait fictive, Ode serait la fille du roi mérovingien Childebart et la fille du duc d'Aquitaine (anachronique...), qui se sont mariés pour procréer un lignage important. Le nom même de leur fille est un présage: en grec, c'est louange ou hymne; en irlandais, humble.

17. AASS Nov. II/I, p. 299: *Alii enim eam Dagoberti regis filiam, alii S. Modoaldi Treverensis episcopi neptem, alii S. Willibrordi sororem dicitant.*

18. BHL 3606-3607, AASS Sept. VII, p. 48-54.

19. *Vita S. Odae viduae* (BHL 6259-6261), AASS Oct. X, p. 139-140; M. COENS, « La vie de sainte Ode d'Amay », *Analeccta Bollandiana*, 65 (1947), p. 196-244 (texte de la *Vita*: p. 225-244).

20. *Annales Lobbienses*, éd. G. WAITZ, MGH SS 13, Hanovre, 1881, p. 227: *... sancta Oda, uxor Boggis ducis Aquitanorum, multum non solum Leodicense sed et alia episcopia praediis suis vidua ditavit, ad ultimum in Leodicensi parrochia requievit.*

Elle épouse le très noble duc Boghis ou Boggis ; elle pratique la charité très intensivement. Son fils n'est autre qu'Arnoul de Metz, père d'Anségil, ancêtre des Pippinides-Carolingiens... De plus, elle est présentée comme la sœur de Dagobert et la tante de saint Hubert ! Ces relations sont incorporées dans la *Vie de saint Lambert* écrite par Nicolas de Liège (entre 1143 et 1147) : Hubert, né en Aquitaine, comte de palais du roi Thierry, aurait été dégoûté des violences d'Ebrouin et serait passé de Neustrie en Austrasie en compagnie d'Ode, veuve de Boggis²¹...

Cependant un sarcophage mérovingien, découvert en 1977 à Amay, et portant le nom de Chrodoara, peut être considéré comme une preuve matérielle du début du culte de la sainte²².

De martyrs spéciaux

Parmi les saints originaires d'Aquitaine, on peut distinguer un groupe particulier : les martyrs victimes de « fait divers », c'est-à-dire tués pour des raisons non religieuses, mais victimes de fausses accusations ou de motivations crapuleuses²³. Mais comme il s'agit de personnages de sainte vie, ou qui sont assassinés au cours de l'exercice de fonction pastorale ou missionnaire, ils sont considérés comme des « justes souffrants », de véritables martyrs. Le fait d'avoir été tué de façon totalement imméritée suscita d'ailleurs souvent un culte spontané et populaire autour de la victime.

L'une des plus intéressantes est celle de la *Vie* par Arbéo (évêque de Freising)²⁴, vers 765, de saint Emmeran, évêque martyr de Ratisbonne, qui a été examiné par Thierry Lesieur. Originaire de Poitiers, Emmeran décide de partir pour convertir les Avars et arrive en Allemagne, à Ratisbonne, d'où le duc Théodon l'empêche d'aller plus loin et lui propose d'accepter l'épiscopat à Ratisbonne. Mais la fille du duc, Ota, tombe enceinte d'un fils de juge ; ils vont devant Emmeran pour lui demander conseil. Quant à lui, touché de compassion par leurs plaintes, prend sur lui leur faute et part en pèlerinage à Rome. Mais après son départ, Ota le dénonce, son frère Lantpert se lance à la poursuite d'Emmeran, l'atteint trois jours plus tard et le juge pour avoir déshonoré sa sœur et sa famille.

Bien que l'évêque nie, il sera torturé et démembré – découpé – cruellement.

21. NICOLAS, *Vita Lamberti Leodiensis*, éd. B. KRUSCH, *MGH SRM* 6, Hanovre-Leipzig, 1913, p. 407-429, ici p. 415-416. Voir L. VAN DEN ESSEN, *Étude*, p. 49-50.

22. Voir dernièrement *Le sarcophage de Sancta Chrodoara. 20 ans après sa découverte exceptionnelle*, dir. A. DIERKENS, Amay, Cercle archéologique Hesbaye-Condroz, 2006 et *infra*, A. DIERKENS, « Chrodoara est-elle d'origine aquitaine? », p. 173 *sq.*

23. Voir E. BOZOKY, « Martyrs de faits divers au haut Moyen Âge », *Questiones Medii Aevi Novae*, 14 (2009), p. 5-26.

24. BHL 2838-2839, ARBÉO DE FREISING, *Vita vel Passio Heimbrammi episcopi et martyris Ratisbonensis*, éd. B. KRUSCH, *MGH SRM* 4, Hanovre-Leipzig, 1902, p. 452-524.

Deux autres personnes présentées comme d'origine aquitaine subissent un martyre également non pour leur foi, mais cette fois-ci par convoitise de leurs objets précieux. Le premier cas est celui d'un certain Sauve, une sorte d'évêque itinérant venu d'Aquitaine, qui est assassiné avec son compagnon près de Valenciennes. C'est une histoire (*Passion*)²⁵, rédigée aux alentours de 800, racontée avec beaucoup de détails; on y apprend que c'est pour s'emparer des objets liturgiques de Sauve que le fils de l'intendant du fisc fait assassiner Sauve et son compagnon et ordonne de les cacher leurs corps dans une étable.

Selon une version de sa légende²⁶, Bertaire, prêtre et pèlerin assassiné autour de 764-767, serait d'origine aquitaine, appartenant à la cour du duc d'Aquitaine Waïfre (745-768). Bertaire et son compagnon, un diacre nommé Atalène, sont reçus par un chevalier brigand aux frontières de Bourgogne. Le serviteur du chevalier les aperçoit buvant à une fontaine dans un calice, et c'est la convoitise qui le pousse pour les tuer. Leurs têtes sont jetées à la rivière Lantaine, et sont retrouvées par un pêcheur. Les corps ensevelis d'abord à Menoux (près de Favernay, Haute-Saône), ils seront plus tard transportés à Florival (duché de Luxembourg).

Or, ces légendes nous renvoient plus précisément à des passions de saints irlandais, dont saint Feuillen (Foilan), fondateur du monastère de Fosses, assassiné par des voleurs lors d'un voyage de retour de Nivelles vers Fosses; de même, le récit (ix^e-x^e siècle) du martyre des deux frères irlandais, Lugle et Luglien, raconte qu'ils ont été massacrés puis dépouillés par des brigands à une vingtaine de km de Théroouanne. Selon la *Vie*²⁷ rédigée à la fin du x^e ou au début du xi^e siècle, Monon, supposément d'origine irlandaise, s'installa comme ermite dans la forêt des Ardennes où il fut assassiné par des brigands (2^e quart du vii^e siècle).

On peut faire un rapprochement entre l'histoire d'Emmeran et celle de l'irlandais Kilian. Ce dernier est venu en Franconie et devenu évêque de Wurzburg, et fut victime de la colère de la femme du duc Gozbert que Kilian avait converti au christianisme. Ayant épousé la veuve de son propre frère, Gozbert vivait dans un mariage contraire au droit canon; Kilian voulut persuader le duc de se séparer de cette femme. Celle-ci fit assassiner Kilian et ses compagnons (vers 689). La plus ancienne *Passion* de Kilian remonte avant 840. Ce schéma apparaît également dans un certain nombre d'autres scénarios de martyrs qui sont produits surtout dans l'aire culturelle allant du Nord de la Gaule jusqu'à l'Allemagne.

25. BHL 7472, *Passio Salvii episcopi*, éd. M. COENS, « La passion de saint Sauve, martyr à Valenciennes », *Analecta Bollandiana*, 87 (1969), p. 133-187.

26. *Acta Bertharii et Ataleni* (BHL 1272), *AASS* Iul. II, p. 316-323. Voir la contribution d'Anne WAGNER, « Des Aquitains en Lorraine », *infra*, p. 145 sq. Voir aussi G. NINIANE, *L'aventure de deux Aquitains en Franche-Comté, saints Berthaire et Atalein. Leur culte à Menoux, Saint-Remy, Bleurville et Florenville*, Florenville, 1966.

27. BHL 6005-6007, *AASS* Oct. VIII, p. 365-368.

Saints aquitains – saints irlandais

Jean-Michel Picard a montré dans sa présentation la mise en valeur de l'influence irlandaise dans l'hagiographie de certains saints aquitains qui sont partis ailleurs (« Saints aquitains et irlandais : similarités ou emprunts réciproques ? »). Parfois cela se manifeste par une référence aux fondations colombaniennes comme dans la fondation de Solignac dans *Vie de saint Éloi* ; parfois il s'agit de l'emprunt d'un cliché hagiographique, mais l'essentiel est quand même le grand thème de la *peregrinatio*, à savoir la vie ascétique à l'étranger, thème qui vient de l'esprit du monachisme irlandais et qui caractérise aussi l'activité d'une série de saints d'origine aquitaine. Parmi les saints aquitains, saint Amand semble avoir suivi la démarche des Irlandais : la progression en deux temps vers la perfection spirituelle le mène d'abord puis en Flandre.

Michèle Gaillard a analysé un cas particulier qui est celui d'Erhard, évêque de Ratisbonne à la fin du VII^e siècle (« Erhard, évêque de Ratisbonne, un saint aquitain en Bavière ? »)²⁸, qui, selon sa *Vie* écrite aux alentours de 1050, était originaire du Narbonnais, tout en étant Irlandais (*Scoticus*). Après avoir fondé des monastères dans les Vosges avec son frère Hidulfe, il partit en Bavière, il baptisa Odile, fille aveugle du duc d'Alsace Étichon, et devient évêque de Ratisbonne...

La comparaison entre le prestige hagiographique des Irlandais et des Aquitains n'en est qu'à ses débuts. Si c'est la rigueur des mœurs et l'ascétisme qui constituent l'attrait principal des Irlandais, dans le cas des Aquitains, ce sont plutôt la noblesse de leur origine ainsi que leur provenance d'une région anciennement christianisée qui sont mises en valeur. On doit souligner également que tout autant que dans le cas des saints prétendument Aquitains, l'origine de plusieurs soi-disant Irlandais leur est attribuée abusivement.

Il serait aussi intéressant de faire la cartographie des cultes irlandais et aquitains dans les régions concernées. L'observation plus précise de la chronologie des écritures hagiographiques doit aussi apporter des éléments significatifs pour comprendre la « mode » aquitaine.

Le prestige des saints d'Aquitaine dans le Sud

La majorité des cultes de saints originaires d'Aquitaine (ou prétendus tels) sont allés durant le haut Moyen Âge vers le Nord-Nord-est, dans les régions peu christianisées en profondeur. Quelques cultes d'Aquitains se sont implantés également au Sud : ainsi, Géraud de Braga, ou saint Alleaume (*Adelelmus*, ou Lesmes, † 1097), originaire de Loudun, puis

28. *Vita Erhardi episcopi Bavarici auctore Paulo* (BHL 2590), éd. W. LEVISON, *MGH SRM* 6, Hanovre, 1913, p. 1-21.

moine à La Chaise-Dieu, puis invité en Espagne pour y faire accepter la liturgie romaine à la suite du concile de Burgos en 1080, dont l'hagiographie a été analysée par Angeles Garcia de la Borbolla.

Un cas plutôt isolé mérite d'être développé. La *Chronique* de l'abbaye de Novalèse, rédigée au milieu du XI^e siècle, recèle un grand nombre de récits singuliers²⁹. Parmi ceux-ci figurent les fragments d'une épopée latine, consacrée à *Waltharius*. L'épopée complète est connue par d'autres manuscrits, et a dû être composée dans le second quart du X^e siècle à Saint-Gall³⁰.

Le protagoniste de l'épopée est le fils d'Alpher, roi d'Aquitaine. L'histoire se passe au temps d'Attila, qui prépare une expédition contre le franc Gibicho. Mais il fait finalement la paix avec les Francs et reçoit en otage Hagen, d'origine troyenne. Puis Attila menace les Burgondes ; là, il obtient comme otage la fille du roi, Hildegunde. Enfin, il reçoit aussi en otage le fils du roi d'Aquitaine, Waltharius. Élevés à la cour hunnique, Hagen et Waltharius deviennent des chefs de l'armée des Huns. Après s'être enfuis de la cour d'Attila en compagnie de la jeune Hildegunde, Waltharius retourne en Aquitaine.

L'auteur de la *Chronique* de Novalèse adopte Waltharius et il en fait une figure digne d'un *Moniage*, comme récemment Charles de Miramon l'a souligné dans un article³¹. En effet, si l'épopée *Waltharius* ne s'intéresse pas au sort de son héros vieillissant, la *Chronique* l'introduit dans le monastère, après le passage qui raconte comment le fondateur du monastère Abbon a pris ses dispositions concernant les consécration des autels et la bénédiction des prêtres et des clercs du monastère par les évêques de Maurienne, puis comment ceux-ci avaient l'habitude de venir rendre hommage aux abbés de Novalèse.

Sans aucun rapport avec tout cela, l'auteur passe à l'histoire de Waltharius : « On dit que dans ce monastère il y a avait autrefois un moine, jardinier, du nom de Waltharius, d'origine noble et né de sang royal. On raconte qu'il était un guerrier de grande force et de très grande renommée... » Ensuite il cite « ce qu'un savant versificateur » a écrit à propos de la renommée du héros. Le chroniqueur consacre une partie considérable de son récit à Waltharius. La plupart des épisodes, soit sous la forme de vers empruntés à l'épopée, soit en résumé, concerne la

29. Éd. C. CIPOLLA, *Monumenta Novaliciensia Vetusiora*, Rome, 1898 et 1901, 2vol. (Fonti per la Storia d'Italia, Istituto storico italiano) ; éd. avec trad. italienne par G. C. Alessio, *Cronaca di Novalesa*, Torino, Einaudi, 1982.

30. *Waltharius*, éd. K. STRECKER, *MGH Poetae Lat. Aevi Carol.* 6, p. 1-85 ; trad. fr. *La Chanson de Walter. Waltharii poesis*, texte présenté, traduit et annoté par S. ALBERT, S. MENEGALDO et F. MORA, Grenoble, ELLUG, Université Stendhal, 2008 (coll. Moyen Âge européen).

31. Ch. DE MIRAMON, « La guerre des récits : autour des "Moniages" du XII^e siècle », dans *Guerriers et moines. Conversion et sainteté aristocratique dans l'Occident médiéval (IX^e-XII^e siècle)*. Études réunies par M. LAUWERS, Antibes, CNRS/Éditions APDCA, 2002, p. 589-636.

jeunesse de Waltharius et ses péripéties suivant son départ de la cour d'Attila.

Mais Waltharius, « après moult batailles et guerres qu'il avait menées dans le siècle, lorsque son corps s'affaiblissait à cause de l'âge, se souvenant du poids de ses péchés, se mit à réfléchir comment faire juste pénitence ». Voilà le *topos* de la conversion des guerriers, thème cher également aux chansons de gestes. L'arrivée de ce guerrier au monastère de Novalèse en fera « le type parfait du noble converti et du patron³² ».

Si le chroniqueur de Novalèse cite abondamment les aventures de Waltharius « épique », il relate seulement quatre épisodes propres à sa période monastique. Tout d'abord, le test de l'excellence du monastère où il devait se retirer. Pour choisir le meilleur monastère, il fait le tour de plusieurs établissements. Lorsqu'il entre dans l'église, il frappe le sol avec son bâton muni de clochettes pour voir si cela détourne l'attention des moines. Déçu par une série d'expériences, il trouve le lieu idéal à la Novalèse.

La deuxième anecdote est porteuse d'un sens spirituel. Waltharius devient jardinier dans le monastère, et pour extirper définitivement toute mauvaise herbe, il les suspend, les racines tournées vers le soleil, sur deux cordes tendues croisées. La chaleur du soleil est censée les empêcher de germer définitivement.

La troisième anecdote appartient au registre des *ioca monachorum* (contes à rire ou blagues monastiques). Mais au-delà des motifs humoristiques, l'historiette met en relief des vertus d'un « saint en fabrication », c'est-à-dire d'un personnage qui aurait pu devenir un saint vénéré du monastère. La Novalèse possédait un magnifique chariot en bois. Lors des récoltes, ce chariot fut envoyé aux domaines et villages du monastère où d'autres chariots rassemblaient le blé et le vin destinés au monastère et se mit en tête du convoi; personne n'osait s'y attaquer. Mais un jour des gens de la famille du roi lombard Didier, qui faisaient paître les chevaux du roi, se jetèrent sur les chariots pleins de vivres et les dévalisèrent. C'est alors que l'on décide d'envoyer Waltharius auprès des malfaiteurs pour qu'ils rendent les vivres, sinon la colère de Dieu les rattrapera. Avant de partir, Waltharius demande à l'abbé comment il devrait se comporter si l'on voulait le dépouiller. L'abbé lui ordonne de ne pas résister, sauf si l'on veut lui enlever ses *femoralia* (braies). En effet, les soldats lombards obligent W. de se dévêtir, mais lorsqu'ils veulent le contraindre d'enlever ses braies, il terrasse l'un d'eux avec l'étrier de son cheval, s'empare de ses armes, et continue à frapper les autres soldats. Il arrache la cuisse d'un veau et en fait une arme redoutable, tuant plusieurs malfaiteurs, et faisant fuir les autres. Le chroniqueur ajoute que, selon certains, Waltharius se

32. P.J. GEARY, *Mémoire et oubli à la fin du premier millénaire*, Paris, Aubier, p. 180.

confronta à trois reprises à ces « païens » et les chassa de cette terre d'une façon honteuse. D'autres racontent qu'une fois il aperçut les chevaux du roi des Lombards Didier qui paissaient au pré monastique appelé Mollis. Il en tua un grand nombre, puis en voyant une colonne de marbre près du chemin, dans la joie il la frappa et la renversa. Depuis on désigne le lieu comme « le coup ou la frappe de Waltharius ».

Les érudits ont depuis longtemps retrouvé l'occurrence de ces motifs dans d'autres œuvres littéraires. L'épisode du bâton à clochettes est raconté dans la *Conversio Otgerii* (conversion d'Ogier) rédigée à Meaux (env. 1080), puis par Eckehardt IV de Saint-Gall à propos d'Otton le Grand. Le thème du jardinage « symbolique » remonte à l'Antiquité, mais un possible modèle immédiat pour la Chronique de Novalèse peut être une anecdote racontée par Notger le Bègue à propos du fils de Charlemagne, Pépin le Bossu, retiré au monastère de Saint-Gall. L'histoire des brigands et l'incident autour des braies apparaît dans une anecdote sur Carloman retiré dans le monastère de Mont-Cassin, où l'abbé lui confia la tâche de garder un troupeau ; les brigands voulurent le dépouiller, il se laissa faire, voulant garder seulement ses femoralia (*Chronique de Mont-Cassin*, par Léon d'Ostie et Pierre Diacre). Dans la *Fecunda ratis* d'Egbert de Liège (rédigée env. 1020), l'anecdote s'attache au nom d'un Gauthier, et, dans la littérature en ancien français, est largement développée dans les versions du *Moniage* de Guillaume d'Orange.

On constate toutefois que c'est dans la *Chronique de Novalèse* qu'apparaît pour la première fois un enchaînement de motifs autour de la retraite au monastère d'un guerrier. Et, surtout, c'est ici que la figure de ce héros acquiert une dimension en quelque sorte hagiographique. En effet, le chroniqueur raconte que Waltharius vécut de nombreuses années dans le monastère, où il s'excella par son obéissance et l'observance de la règle. Pendant ce temps, il prépara aussi son propre tombeau, le creusant dans la pierre au sommet d'un rocher. C'est là qu'il sera inhumé ainsi que son petit-fils Rathald – dont on n'apprend rien. Apparemment, les os de ces deux personnages sont devenus de véritables reliques à l'époque de l'auteur de la Chronique : il dit qu'il tenait lui-même ses os dans ses mains, et rajoute ensuite une histoire de miracle survenue grâce au chef de Rathald : une dame venue d'Italie l'a volé, et l'a ramené dans son château. Lors d'un incendie, il le leva contre le feu qui s'éteignit aussitôt.

Suite à l'incursion des Sarrasins (au début du x^e siècle), les habitants ont oublié l'emplacement du tombeau de Waltharius. C'est grâce à une veuve appelée Pétronille, de la ville de Suse, que l'on a pu le retrouver. Elle y conduisit quelques hommes, car aucune femme n'aurait osé s'approcher de ce lieu.

Ce dernier épisode clôt l'histoire de Waltharius dans la *Chronique de Novalèse*. De l'épopée guerrière à l'invention d'une tombe, nous avons

l'affaire ici d'une série d'énigmes. Comment interpréter cette histoire? Pourquoi l'auteur de la *Chronique* a attaché Waltharius à son abbaye?

Tout d'abord, l'origine aquitaine devait jouer un rôle certain pour l'adoption du personnage. Quant à l'époque précédant la destruction de l'abbaye, le chroniqueur souligne le rôle de ceux qui sont venus de l'Ouest, de la Gaule, du royaume des Francs: le fondateur, Abbon, un Franc; Waltharius; Charlemagne enfin. En même temps, l'auteur exprime son hostilité envers le roi des Lombards. Soulignons également que le saint abbé de la Novalèse, Eldrad, est venu de Provence.

Rattacher un fils de duc aquitain à la Novalèse pouvait signifier une prise de position pour « la romanité contre la barbarie ». En tout cas, par ces interventions musclées, Waltharius s'oppose aux malfaiteurs lombards, qualifiés aussi de païens...

Mais pourquoi un guerrier? On observe, dans la *Chronique*, une nette tendance à narrer des épisodes proprement profanes mais aussi à jouer sur l'ambiguïté entre sacré et profane. Est-ce l'épisode du dépouillement de W. doit être compris comme un simple récit humoristique? On penserait plutôt qu'il s'agit là d'une fable pour montrer comment les droits du monastère doivent être respectés. Apparemment, le monastère n'avait pas de traditions de miracles de châtement; ériger le guerrier converti (repenti) en défenseur de la Novalèse faisait bien l'affaire. Le peu d'anecdotes qu'on apprend sur Waltharius mettent en valeur non seulement son origine aristocratique, sa force, son courage, mais aussi son humilité, et même son sens spirituel (pensons aux mauvaises herbes arrachées).

L'auteur de la *Chronique*, indécis entre son goût pour les événements pittoresques et les intentions didactiques (morales), nous laisse devant une question ouverte: est-ce que Waltharius était-il un saint « en fabrication »? F. Lecoy a déjà avancé l'hypothèse selon laquelle « il y a eu dans notre monastère un embryon de légende hagiographique qui avait commencé à se développer sur le nom d'un moine appelé Waltharius. On avait dû se mettre à réunir les éléments nécessaires à une pareille promotion et à emprunter à droite et à gauche les pièces du dossier³³ ». Il nous reste à continuer nos réflexions sur les relations entre fiction littéraire et invention hagiographique.

Perspectives

Avant de pouvoir tirer des conclusions véritables sur le prestige des saints réputés d'origine aquitaine, l'hagiographie et le culte de toute une série d'autres saints devraient être réexaminés: Soline, originaire du Poitou,

33. F. LECOY, « Le Chronicon Novaliciense et les "légendes épiques" », *Romania*, LXVII (1942-1943), p. 1-52, ici p. 18-19.

martyrisée à Chartres; Lubin, également né en Poitou, devenu évêque de Chartres; Calmin de Mozat, duc d'Aquitaine et gouverneur d'Auvergne au VII^e siècle; Achard, né en Poitou († 687), devenu abbé de Jumièges après saint Philibert; Amelberge, née à Saintes, vénérée à Lobbes; Fridolin, un Poitevin qui fonda Eller sur les bords de la Moselle, près de Coblenz et Dillermünster, en amont de Bâle (Charnière des VI^e et VII^e siècles); Arbogast, originaire d'Aquitaine, devenu ermite en Alsace, puis évêque de Strasbourg au VII^e siècle...

Parmi les pistes de recherche à explorer, mentionnons l'hagiographie de Grégoire de Tours et de Fortunat, où l'on trouve déjà plusieurs exemples d'Aquitains partis ailleurs; les raisons culturelles symboliques (romanité *versus* barbarie) qui ont dû contribuer à l'aura des saints venus d'une région avec une culture chrétienne ancienne; les raisons politiques qui ont poussé les monastères « nordiques » à se revendiquer des liens avec l'Aquitaine; la dépréciation des Irlandais en faveur des Aquitains; en général, le prestige des saints venus d'ailleurs, sur lesquels on peut « inventer » des faits fictifs...